

Octave Mirbeau

Le Concombre fugitif

Explosif et baladeur



Éditions de comptoir

MMVII

à la famille, si placidement bourgeoise, si formellement sédentaire, des cornichons, voilà qui déconcerte les imaginations les plus hardies.

« Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me dit que votre ami Alphonse Allais n'est pas étranger à ce coup-là. On prétend qu'il a des « ramifications ténébreuses » à Granville. En outre, j'ai appris, sur son compte, des choses peu honorables, et ma foi tout à fait scandaleuses... C'est un particulier qui ne me revient pas... Il n'est point franc, là... Il n'est point à la bonne franquette, pour me servir d'une expression qu'affectionnaient nos pères... On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec lui, si c'est sérieusement qu'il parle, quand il nous raconte ses histoires, ou s'il se paye la tête des gens... Son rire me laisse, l'esclaffement fini, une sorte d'inquiétude, plus que de l'inquiétude, de la terreur dans l'âme... C'est peut-être qu'il a du style, ce qui me paraît tout à fait anormal et choquant, chez un écrivain gai... J'ai lu *À se tordre, le Parapluie de l'escouade*, ses autres bouquins, je le suis fidèlement au *Journal*. Eh bien, non ! Parlez-moi du petit père Blum¹ !... Mais votre Alphonse Allais !... Malgré l'énormité de sa fantaisie, il a de la précision dans l'esprit, et même de l'élégance. Je ne puis pardonner à sa gaieté de n'être pas crapuleuse, de rester toujours littéraire et artiste ; d'éviter, avec un révoltante cynisme, les plaisanteries surannées, les farces scatologiques, les verbes abdominales, par où se reconnaît, d'ordinaire, et se caractérise un auteur rigolo, aimé des commis voyageurs, des curés de campagne, des concierges, vaudevillistes et chroniqueurs, restés fidèles au culte vénérable de cette bonne vieille gaieté française, si déplorablement incomprise aujourd'hui. Et puis...

« Et puis, vous ne me ferez jamais accroire qu'un homme qui passe son temps à faire, dans les fiacres, avec des demoiselles de rencontre ; à boire, dans les bars, avec le Captain Cap, toute sorte de saloperies inconvenantes et poivrées, et qui l'avoue, et qui s'en vante, non, jamais vous ne me ferez accroire qu'un pareil homme puisse être renseigné comme il est sur les procédés de travail de Francisque

1 Léon Blum, était critique littéraire à *la Revue Blanche* avant de se lancer dans la politique.

Le concombre fugitif

JE VOUS DIRAI QUE J'AIME les fleurs d'une passion presque monomaniaque. Les fleurs me sont des amies « silencieuses et violentes », et fidèles. Et toute joie me vient d'elles. Mais je n'aime pas les fleurs bêtes, car si blasphématoire que cela paraisse, il y a des fleurs bêtes, ou plutôt des fleurs, des pauvres fleurs à qui les horticulteurs ont communiqué leur bêtise contagieuse. Tels les bégonias, dont on fait, dans les jardins, aujourd'hui, un si douloureux étalage. Au point que toute autre fleur en est exilée, et que toute la flore semble se restreindre à cette stupide plante, dont on dirait que les pétales sont découpés à l'emporte-pièce, dans quelque indigeste navet. Pulpe grossière, artificielle couleur, formes rigides, sans une grâce, sans une fantaisie, tiges molles et gauches, sans une jolie flexion dans la brise, nul parfum ne monte d'elle, et son âme est pareille à celle des poupées je veux dire qu'elle n'a pas d'âme, ce qui est à peine croyable. Au Mexique, où il pousse librement, on assure que le bégonia est charmant. Que ne l'a-t-on laissé là-bas !

Oh ! les jardins d'aujourd'hui, comme ils me sont hostiles ! Et quel morne ennui les attriste. À quel rôle abject de tapis d'antichambre, de mosaïque d'écurie, de couvre-pied de cocottes, les jardiniers, mosaïculteurs et cloisonneurs de pelouses, n'ont-ils pas condamné les fleurs ! Tout ce qu'elles peuvent avoir, en elles, de personnalité mystérieuse, tout ce qu'elles contiennent de symboles émouvants et de délicieuses analogies, tout l'art exquis, qui rayonne, en prodiges de formes éducatrices, de leurs calices, on s'acharne à le leur enlever. On les oblige à disparaître, taillées, rognées, ébarbées, nivelées par un criminel sécateur, dans une confusion inharmonique, dans une sorte de tissage mécanique et odieux. Elles ne sont plus tolérées dans les jardins, qu'à la condition de dire la suprême sottise du jardinier, d'étaler par des chiffres, et par des noms la richesse et la vanité du

Dans ces deux nouvelles, Octave Mirbeau abandonne son ton politique sérieux pour nous compter les aventures d'un brave jardinier aux prises avec un *concombre fugitif*. Vous avez bien sûr reconnu ici l'ancêtre du héros de Mandrika, le non moins célèbre *concombre masqué*.



— 2 —

propriétaire. Les hommes s'exigent qu'elles descendent jusqu'à leur snobisme, jusqu'à leur vulgarité. Rien n'est triste comme des fleurs asservies.

Les fleurs que j'aime sont les fleurs de nos prairies, de nos forêts, de nos montagnes. Je vais demander à l'Amérique septentrionale la miraculeuse beauté de ses Composées, la majesté de ses hélianthes et de ses sylphiums. Au Japon, je cherche l'obscène candeur de ses lis, l'exubérante et fastueuse joie de ses pivoines, la verve folle de ses ipomées. L'Orient m'apporte toute la diversité innumérable de ses bulbes, l'extraordinaire chiffonnage de, ses pavots, de ses anémones, de ses renoncules. Et que dire de la Suisse, où de chaque pente de rocher sort une merveille de vie végétale, où le caillou est hospitalier à la petite graine qui se confie à lui, où la neige couve et prépare les ardentes soirées printanières ? Quel plaisir — et je le dirai, quelque jour, ce plaisir, et je dirai aussi tout ce que les fleurs contiennent non seulement de rêve, de beauté, mais d'excitation intellectuelle et d'éducation artistique — quel plaisir de rassembler en un jardin, tous ces êtres de miracle et de leur donner la terre qu'ils aiment, l'air dont se vivifient leurs délicats organes, l'abri dont ils ont besoin, et de les laisser se développer librement, s'épanouir selon leur fantaisie admirable et dans la norme de leur bonté ; car les fleurs sont bonnes et généreuses pour qui sait les chérir.



IL Y A BIEN LONGTEMPS que je désirais une merveilleuse plante, qui s'appelle le Sylphium albyflorum. En vain, je l'avais demandé partout, aux horticulteurs, aux collectionneurs, aux muséums, aux jardins botaniques. En vain, je l'avais réclamé de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Belgique, et même de ce botaniste, passionné et charmant, de Genève, M. H. Correvon, qui cultive, dans ses curieux jardins de Plainpalais, tout ce que la Flore universelle peut donner de plantes révélatrices de beauté. Comme je me désolais de l'inutilité de mes recherches, quelqu'un me dit :

— 4 —

Sarcey², et sur les moeurs du concombre fugitif, sans qu'il y ait, là-dessous, des manigances suspectes... Vous avez beau dire et beau faire, ça n'est point naturel.

« À ce propos, il faut que je vous dise l'idée géniale et, je crois, essentiellement révolutionnaire que j'avais eue. Je voulais faire construire, pour l'été prochain, un vaste — comment appeler cela ? — un vaste cucumodrome, installé selon les derniers progrès de l'architecture moderne. Là, j'aurais donné, tous les jours, des courses de concombre fugitif... J'en avais parlé à M. Quentin-Bauchart, qui s'était montré fort enthousiaste pour cette idée. Il m'avait même promis d'obtenir du Conseil municipal qu'il allouât un prix annuel de quarante mille francs, afin d'encourager et de développer, parmi les concombres et les autres plantes, désireuses de participer au grand mouvement moderne, le goût des exercices physiques athlétiques et patriotiques, qui ne peut que leur être profitable, et salulaire, en même temps qu'il lancerait la Botanique dans une voie réformatrice et absolument nouvelle. Grâce à votre Alphonse Allais, encore une idée démocratique à vau-l'eau !...

« Enfin, comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, j'ai fait tambouriner le concombre fugitif, dans toutes les rues, de Granville. J'ai promis à qui me le ramènera, vivant ou mort, des récompenses épatantes. Mais je n'ai pas confiance. Il est probable que celui qui le tient, le tient bien... Seulement, s'il s'imagine qu'il va le conserver en cage comme un serin, ou en bocal, comme un cornichon, il n'y a, rien de fait... Il faut de l'indépendance et de la liberté à ce bougre-là !...

« Votre serviteur,

« Hortus

Je n'ai rien à ajouter. À M. Alphonse Allais de répondre, s'il le juge utile.

2 Francisque Sarcey (1827-1899), journaliste et critique littéraire, abondamment pastiché par Alphonse Allais.

— 11 —

A plus forte raison, un concombre, pas vrai ?... Alors, quoi ?... C'est ici que je m'embrouille.

« Peut-être a-t-on laissé ouverte une des portes du jardin et facilité ainsi, malheureusement, la fuite d'un végétal turbulent et roublard, toujours prêt à s'esbigner à l'anglaise ? Mais il serait revenu, je connais son cœur. Volage, soit ; mais affectueux, dans le fond.

« Peut-être a-t-il eu de l'embêtement — où la modestie irait-elle se nicher, mon Dieu ? — de tout le bruit fait autour de son nom ?

« Peut-être l'a-t-on volé, tout simplement ?



« Je m'arrête à cette dernière hypothèse, bien qu'elle me paraisse manquer de vraisemblance, pour les raisons scientifiques que voici. Le concombre fugitif (*Cucumix fugex A. Al.*) est, sauf votre respect, un légume très méfiant et qui ne se laisse pas prendre facilement. Vous pouvez consulter la Flore du docteur Asa Gray, le *Botanicus Magazine*, le *Dictionnars of the Garden*, de Nicholson, sans parler de Darwin, notre père à tous, ils vous en diront des nouvelles. Il a de plus une propriété singulière, une arme épatante, si je puis ainsi dire, qui lui est d'un grand secours dans la lutte pour l'existence. Dès que vous le touchez — et il faut être joliment malin pour cela — il vous crache, à la figure, ses graines comme de la mitraille. Figurez-vous une bombe qui feulerait, tel un chat en colère. Naturellement, vous êtes aveuglé, et plus naturellement encore, vous lâchez le concombre pour vous frotter les yeux, et revenir de la surprise où cette explosion vous a plongé... Oui, mais, pendant ce temps-là... Bonsoir !... il est parti... Explosif et baladeur, tel est ce diable de concombre. Et de penser qu'il appartient

— 9 —

Explosif et baladeur

À Alphonse Allais

LE CONCOMBRE FUGITIF a fait du chemin – c'est bien le cas de le dire, avec et sans image – depuis le jour où je l'aperçus qui « se trottait » dans les jardins du père Hortus. Il a disparu et n'a plus donné de ses nouvelles. Voici la lettre que le vieux jardinier de Granville m'écrit à ce sujet. Elle est navrante, botaniquement parlant :

« Mon cher monsieur,

« Je n'ai que du malheur, depuis que vous êtes venu.

« D'abord, mes graines d'hibiscus ont coulé. C'est de ma faute, de ma très grande faute, et je n'accuse personne. J'aurais dû prévoir que l'hibiscus, qui est une fleur très en retard, une vieille baderne de fleur (badernoïde), n'aime pas le Wagner. Où avais-je la tête quand l'idée me prit de lui jouer, sur mon cornet à pistons, du *Lohengrin*, au lieu de l'*Hymne Russe*, par exemple, ou le *Père la Victoire*, qui eût mieux convenu à son tempérament ? Ce que je suis vexé, mon cher monsieur, vous ne l'imaginez pas.

« Ensuite, je n'ai plus revu le concombre fugitif. Il a tenu à justifier son nom, cet animal-là. Il est parti... Où est-il ?... Que fait-il, à cette heure où je vous écris ? Je l'ignore. Vous pensez si j'ai fouillé mes plates-bandes, retourné planches et massifs, exploré coins et recoins, sondé trous et retraits de mon jardin !... Hélas ! peines perdues ! Pas la moindre trace de lui, nulle part. C'est un peu fort, vous en conviendrez.

« Je ne puis pourtant pas admettre qu'il ait franchi les palissades qui entourent le clos. Elles mesurent trois mètres de hauteur et sont encore surélevées, mon cher monsieur, par un triple rang de ronces artificielles. Ça n'est pas rien, comme vous voyez. Un cerf, un kangaroo, un prisonnier de M. Fédée ne pourraient sauter par-dessus.

– Je connais un bonhomme qui l'a, peut-être, votre plante. C'est une espèce d'original, très amusant, et dont la coquetterie est de posséder des fleurs que personne ne possède. Il en a, paraît-il, d'extraordinaires ; allez le voir. Il habite Granville, et, par une prédestination singulière, son nom est : Hortus.

Le lendemain, j'étais à Granville.

Je trouvais le père Hortus dans son clos. C'était un vieux, petit bonhomme, très rouge de peau, très blanc de cheveux, et qui, en manches de chemise, le chef couvert d'un chapeau de paille, en forme de tente, jouait du cornet à pistons devant un hibiscus.

— Je crois que ça y est, me dit-il, en m'apercevant... Cette fois, je le tiens, le gremlin...

Et, comme je paraissais intrigué par cet accueil, le père Hortus m'expliqua :

— Voilà... Moi, je n'aime que les plantes qui font des blagues... Seulement, je suis aussi rosse qu'elles... et je les embête... Savez-vous ce que je viens de faire ?... Je viens de féconder un hibiscus. L'hibiscus déteste la musique... Eh bien ! je lui joue du cornet à pistons, juste au moment de la fécondation... Ça l'embête, ça le dérange... ça le met en rage... ça lui fait perdre la boullée et il va se féconder de travers, c'est-à-dire qu'il va me donner des graines d'où sortira une espèce de monstre cocasse, qui sera un hibiscus sans en être un, qui sera une plante comme on n'en a jamais vu...

Je le félicitai vivement de ce procédé de culture et lui expliquai le but de ma visite.

— Moi, je n'ai pas ça, me répondit le père Hortus... ou du moins je ne sais pas si je l'ai... car j'ai un tas de plantes dont je ne sais pas le



nom. Mais j'ai autre chose de bien plus curieux que tous vos sylphiums... c'est le concombre fugitif... Je vais vous le montrer...

Et il m'engagea à le suivre.

L'enclos était vaste, divisé en carrés rectilignes, et traversé par de larges allées herbues. Jamais, même dans un jardin abandonné, je ne vis pareil désordre. Les plates-bandes, les planches, picturées, jamais rajeunies par la bêche ou l'humble binette, offraient l'indescriptible spectacle de plantes emmêlées les unes dans les autres, au point qu'il était impossible de les reconnaître. Et tout cela, jauni, roussi, jonchant la terre dure, disputant aux herbes folles le peu de fraîcheur resté dans le sol brûlé par le soleil.

— Ah ! vous allez rire, me dit le père Hortus...

Il s'arrêta devant une planche, se baissa, écarta quelques tiges séchées de phlox.

— C'est là ! fit-il. Ah ! c'est un concombre impayable que le concombre fugitif !... À le voir, il n'a rien de particulier... Mais dès qu'on veut le prendre... il fiche le camp... il s'en va au diable... impossible de le manier...

Le père Hortus cherchait toujours, à travers le lacis des tiges jaunies qu'il écartait d'une main brutale.

— Mais, je ne le vois pas, cet animal-là... Où est-il ?... Il est à se balader, bien sûr... C'est toujours la même chose... Quand on vient pour le voir, il n'est jamais là...



Et se tournant vers moi, il me dit :

— Est-ce curieux, tout de même !... Un concombre !... Attendons un peu, il ne va pas tarder à revenir...

Je ne savais si le père Hortus était véritablement fou, où s'il voulait me mystifier, et je me disposais à interrompre ma visite, quand, tout à coup, le bonhomme se précipitant à plat ventre, dans la planche de fleurs, cria :

— Ah ! Gredin ! Ah ! Misérable !

Et je vis sa main noueuse cherchant à étreindre quelque chose qui fuyait devant elle, quelque chose de long, de rond et de vert qui ressemblait, en effet, à un concombre, et qui, sautant à petits bonds, insaisissable et diabolique, disparut, soudain, derrière une touffe...